

De la Mauricie à la Baie d'Ungava *en kayak*



*Claude Bernier
Frédéric Dion*

Claude Bernier
Frédéric Dion

De la Mauricie à la Baie
d'Ungava en kayak

© Claude Bernier, Frédéric Dion, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1292-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La rivière Saint-Maurice (11 mai)

Au barrage de la Gabelle, sur le bord du Saint-Maurice, au sud de Shawinigan, une cinquantaine de personnes s'agitent autour de mon kayak. Au cours des jours précédents, les médias avaient été avertis que je partais, ce matin, de cet endroit. Les personnes que j'aime sont venues me souhaiter un beau voyage. Je tente, malgré la nervosité et les émotions qui m'assaillent de répondre le plus gentiment possible à leurs interrogations. L'attachée de presse du Premier Ministre, Noëlla Champagne, s'est levée tôt, ce matin, pour assister à mon départ. Elle m'informe que Bernard Landry, le Premier Ministre du Québec, s'intéresse à mon projet et souhaite que j'atteigne mon objectif, sans trop de difficultés. Je l'avais rencontré lors de mes préparatifs, à Nicolet, lors d'une réunion du Parti Québécois. Il m'avait demandé si je comptais sur un soutien financier de la part de son gouvernement. Sa question m'avait surpris. Ne sachant quoi répondre devant tous ces micros et caméras pointés dans ma direction, je m'étais tourné vers mon député, monsieur Beaumier, qui avait répondu : « Oui ! Bien sûr ! ».

Deux rabaskas (ces longs canots, construits jadis par les Indiens, pouvant accueillir une vingtaine de rameurs, chacun) commencent à se remplir et projettent de m'accompagner pour la descente de la rivière Saint-Maurice jusqu'au terrain de *Maïkan Aventure*, mon commanditaire. C'est là qu'aura lieu le départ médiatique.

Après les dernières poignées de main et des souhaits de tous genres, je pousse mon kayak vers la rivière. Les deux rabaskas se rangent à mes côtés. L'aventure commence. À nous trois, nous formons une petite flottille, belle à voir.

La rivière Saint-Maurice prend sa source dans le réservoir du barrage Gouin, au nord de la Mauricie, à 200 kilomètres à l'ouest du Lac Saint-Jean, traverse la ville de La Tuque, en aval, et connaît des moments tumultueux dans les chutes de Shawinigan, avant de s'apaiser devant le barrage de la Gabelle. Par la suite, elle coule en toute sérénité jusqu'à son embouchure sur le fleuve Saint-Laurent.

En cette belle matinée du mois de mai, le soleil enchante les rives du Saint-Maurice. Tout respire le printemps, la verdure et la joie de vivre. Les amis, restés sur le rivage, ne cessent de saluer notre partance, alors que je dois zigzaguer pour éviter de toucher aux deux longs canots qui fendent les eaux en parallèle de chaque côté de mon kayak. Cette agréable descente de la rivière prend des allures de fête. Je me sens porté par leur enthousiasme. Je pagaie à petite intensité pour ne pas distancer le groupe trop rapidement. Ces signes d'amitié me font du bien. Je laisse glisser mon embarcation, emportée par le courant qui nous amène à bonne vitesse vers le fleuve Saint-Laurent.

À l'approche de la ville de Trois-Rivières, la rivière a creusé son lit profondément et nous apercevons déjà les premières habitations sur les falaises, sur les deux rives de la rivière. Nous devons nous arrêter au *Maïkan Aventure* où je me suis procuré une bonne partie de mon équipement, c'est là que je dois charger mon kayak et aussi qu'aura lieu mon départ officiel. Les petits bateaux de la Marine Canadienne ont remonté le Saint-Maurice pour m'escorter jusqu'à mon arrivée dans le fleuve. Mes anciens compagnons de travail m'accueillent et m'encadrent pour les cérémonies de départ. La grève rocailleuse est remplie de journalistes et de curieux de Trois-Rivières. Peu familier avec ce genre d'activités, je me laisse conduire, soutenu par l'émotion et les applaudissements de personnes qui me regardent avec curiosité et souhaitent me soutenir dans mon projet.

Pendant que la presse locale et quelques journalistes recueillent mes dernières impressions, mon amie Caroline s'est approchée en silence. Ses yeux rougis par les larmes montrent à quel point la séparation sera difficile. Malgré le fait que je me prépare depuis des mois, ce départ reste déchirant. Je ne trouve plus les mots pour la consoler. Je la serre fortement dans mes bras. Qui peut dire que ce baiser ne signifie pas un adieu définitif ? Aurais-je présumé de mes forces ? Plus de 3 000 kilomètres sur des rivières inconnues, loin de toutes habitations, seul en forêt, tout peut arriver. Mon défi est-il trop grand ? Je n'ose pas y penser. Je lui glisse à l'oreille qu'elle sera ma joie et mon espérance tout au long de mon parcours. Le souvenir des bons moments que nous avons vécus ensemble va remplir constamment mes pensées. Et je desserre son étreinte. Comme promis, je compte me

rendre à Deschaillons-sur-Saint-Laurent, à la ferme de son père, tout près du fleuve, en fin d'après-midi. Nous nous reverrons donc ce soir. Inutile de faire des adieux plus prolongés.

Mon père et ma mère qui ont toujours soutenu mes projets sont venus assister, eux aussi, à mon départ. Ils connaissent leur fils et savent que l'aventure m'appelle plus que tout. Je dois aller au bout de mes rêves. Cependant, quand je m'approche de mon père, ses yeux pleins d'eau me surprennent. C'est la première fois que je sens mon père aussi sensible. Je reçois ce coup droit au cœur et je reste comme abasourdi. Ma mère vient me serrer dans ses bras. Elle aussi a pleuré. Je demeure sous le choc pendant quelques moments. Puis d'autres personnes font cercle autour de moi, je ne peux plus reculer.

Ce projet, je le préparais depuis près de deux ans. Durant les quatre derniers mois surtout, je lui ai consacré plusieurs heures. Pourtant, ce n'était pas la première fois que je partais en excursion. Jeune enfant, j'avais connu ma première semaine de scout en forêt, loin de mes parents. Puis j'avais participé à plusieurs reprises à de grandes expéditions comme guide en rafting, au Canada, mais aussi au Mexique, au Pérou et aux États-Unis. Au fil des ans, mes longs séjours dans la réserve de la Marine Canadienne m'ont obligé de m'absenter souvent de ma famille et de St-Maurice, mon village natal.

Mais partir seul, pendant plus de trois mois, traverser des terres inconnues, remonter des rivières tumultueuses, vivre au milieu d'animaux sauvages qui n'ont jamais vu les traces de créatures humaines, tout cela est un nouveau défi qui paraît impossible à bien des personnes qui vivent à mes côtés. Moi-même, je ne suis pas sûr de pouvoir le relever.

Les deux petites embarcations de la Marine Canadienne me précèdent au moment du départ. Je n'ai qu'à les suivre dans le sillage de leur embarcation. Nous longeons d'abord lentement les îles Saint-Christophe et Saint-Quentin. La présence de ces deux petites îles sablonneuses, à l'embouchure de la rivière, permet aux courants d'arriver dans le fleuve par trois bouches différentes. Au XVII^e siècle, les navigateurs français qui

remontaient ce cours d'eau inconnu dont on ignorait l'origine, de Québec vers Montréal, appelèrent l'endroit : Trois-Rivières.

En longeant l'île Saint-Quentin, un homme et son enfant me suivent sur la rive en m'interpelant. Je crois reconnaître Guy Carpentier, mon animateur scout, quand j'étais pionnier. Il me fait signe de m'arrêter, puis me donne un médaillon du harfang des neiges, l'emblème de notre groupe, la troupe des pionniers, dont je faisais partie à mes 18 ans. Il me demande de déposer ce médaillon sur le mont Iberville au nom de tous les scouts de la Mauricie. Je vais tenir parole et le petit objet trouvera sa place, entre deux grosses pierres, au sommet de la montagne, le moment venu.

Dès que j'atteins le fleuve, mes amis de la Marine Canadienne me saluent de la main, s'éloignent de mon embarcation et entrent au port. Me voilà enfin seul sur le fleuve. L'émotion que j'ai essayée de retenir tout l'avant-midi n'a cessé de s'accroître. Quand je me retrouve seul dans mon embarcation, c'est plus fort que moi, je me plie en deux et j'aurais envie de pleurer comme un enfant. J'essuie les premières larmes d'une geste brusque et je me redresse courageusement. Je serre fermement mes deux mains sur la pagaie. À moi de jouer maintenant !

Le fleuve Saint-Laurent

Le grand fleuve s'étend devant moi à perte de vue. Les premiers matelots français qui remontèrent cet immense cours d'eau cherchaient le passage vers la Chine. Arrêtés par des rapides, en amont de Montréal, ils mirent fin à leur projet et appelèrent Lachine, le petit bourg habité par des Indiens au pied du Mont Royal. Il faudra plus de 200 ans à des explorateurs chevronnés pour se rendre compte que ce fleuve prenait sa source dans le Lac Supérieur, au centre de l'Amérique du Nord, que les plaines de l'ouest s'étendaient jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Un explorateur anglais, 50 ans plus tard, trouvera un passage le long de la rivière Mackenzie et donnera son nom à ce fleuve qui descend jusqu'à l'océan Pacifique. La découverte du Canada ne s'est pas accomplie en un jour.

En quittant l'île Saint-Quentin, je sens un bon vent qui vient de l'ouest et j'installe la petite voile sur le kayak qui va me pousser vers l'est. Je contourne le Cap-de-la-Madeleine à vive allure et me dirige vers l'autre rive.

Les premiers habitants de la Nouvelle-France, c'est ainsi que l'on appelait le Québec sous le régime français, avaient baptisé ce léger promontoire, Cap-de-la-Madeleine, à la mémoire d'une jeune fille de quinze ans. Cette Madeleine faisait figure d'héroïne, parce que, malgré son jeune âge, elle avait tenu tête à un groupe d'Iroquois venu attaquer le fortin de son village, Verchères, au sud de Montréal. Pendant trois jours, dans cet abri de fortune, elle s'était défendue seule avec un sang-froid incroyable devant des guerriers qui auraient bien aimé accrocher à leur ceinture cette belle chevelure blonde qu'ils apercevaient parfois au-dessus des pieux. Pour *l'indien* de l'époque, le scalp se pratiquait régulièrement sur les victimes et fournissait une preuve irréfutable de la supériorité du Peau-Rouge sur l'homme blanc et la chevelure, attachée à sa ceinture, devenait un objet de fierté qu'il exhibait volontiers. Au début de la colonie, les premiers Français arrivés au pays appelaient ainsi les Indiens qui, l'été, pour se protéger des moustiques, enduisaient leur corps d'un produit qui leur donnait une peau rougeâtre.

Devenue adulte, cette Madeleine était venue habiter la région trifluvienne et les villageois, en reconnaissance pour ses actes de bravoure, avaient retenu son prénom pour nommer leur village.

Cet après-midi, le soleil radieux inonde la ville de Cap-de-la-Madeleine. Le sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, construit sur la rive nord, à proximité du fleuve, baigne dans la lumière. Je pagaie en toute allégresse, porté par l'euphorie du départ. En passant devant le village de Bécancour, je décide de m'arrêter au quai pour satisfaire certains besoins. Mon enthousiasme me joue des tours. Une vague plaque mon embarcation contre les pierres du quai, risquant de démolir mon kayak.

Au moment de repartir, je me rends compte que la marée a commencé à monter. C'est presque impossible de progresser contre cette force de la nature. Il est trop tard pour continuer. Je ne pourrai pas me rendre à Deschaillons-sur-Saint-Laurent, comme je l'avais promis à Caroline.

Je cache mon embarcation dans un endroit isolé et je monte sur la rive en direction de la route 132 pour faire de l'auto-stop. Après 20 minutes, sans succès, je m'impatiente. Je vais frapper à quelques portes. Personne ne peut venir me reconduire vingt kilomètres plus loin. J'appelle Caroline. Toute surprise d'entendre ma voix, dès que je lui mentionne que je ne peux me rendre à la ferme de son père avec mon embarcation, elle s'empresse de venir me chercher en voiture.

Son père possède une ferme laitière juste sur le bord du fleuve. Nous allons faire la traite des vaches ensemble, cela me permet de laisser tomber les émotions de la journée. Et pendant qu'elle prépare le souper, je rédige mes notes de voyage. Je me propose, chaque soir, de faire le récit de mes aventures de la journée, car j'aimerais bien, à mon retour, écrire un livre qui raconterait toutes les péripéties de ce long périple.

Au matin, Caroline me ramène à mon kayak. Tout est en place. La journée s'annonce belle. Cette fois, nous nous quittons avec l'espoir de nous revoir. Elle promet de venir m'attendre pour mon arrivée à la ville de Québec.

Je profite de la marée qui descend vers l'océan Atlantique. Les conditions

de navigation peuvent difficilement être meilleures. Pendant plus de six heures, je pagaie sans arrêt, franchissant ainsi près de 75 kilomètres en une seule journée.

Pendant ma descente du fleuve, les petits villages se succèdent sans que je puisse les identifier tous : Ste-Anne-de-la-Pérade, Grondine, Lotbinière, Deschambault, et j'en passe. Il m'arrive parfois de jeter un coup d'œil sur la route 132 qui longe la rive nord. Au début du régime français, le fleuve était la seule voie navigable qui permettait de relier Montréal à Québec, ainsi que les petits villages construits sur ses rives. Vers 1740, des ponts jetés sur les rivières permirent de construire une voie carrossable. Ils appelèrent cette route : Le Chemin du Roy. En 1967, le général De Gaulle connut un succès incroyable en remontant cette route, village après village, avant de se rendre sur le balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal et de prononcer sa fameuse phrase : « Vive le Québec libre ! »

Il est à peine 15h quand je m'arrête à la marina de Neuville. Très satisfait de ma journée, je tire mon kayak sur la petite plage à côté du quai. Je pourrai trouver des provisions pour souper dans l'épicerie du coin et j'installe ma tente pour la nuit. Pendant que je range mes effets, une dame sur le quai s'approche de moi et me demande où j'ai l'intention d'aller avec cette embarcation. Je lui réponds que je veux me rendre à la baie d'Ungava. Elle éclate de rire :

- Pourquoi me dis-tu des sottises comme celle-là, me lance-t-elle en riant.
- C'est vrai, je veux et je vais traverser le Québec jusqu'à la baie d'Ungava.
- Tu n'y arriveras jamais avec ta petite embarcation, ajoute-t-elle, sérieusement, en quittant les lieux.

Une soirée paisible. J'écris mes notes, assis sur une grosse pierre, en regardant les rayons du soleil qui rougeoient le village de Saint-Antoine-de-Tilly, de l'autre côté du fleuve. Alors que les étoiles s'allument les unes après les autres, j'entre dans ma tente pour une bonne nuit de sommeil.

Au lever, je ne me presse pas pour partir, car la marée est prévue pour 10h, seulement. Je cause quelque temps avec le gardien de la marina qui m'annonce un changement de température. Au loin, je peux déjà apercevoir